

Affaire de poète

« J'étais autrefois bien nerveux. Me voici sur une nouvelle voie :
Je mets une pomme sur ma table. Puis je me mets dans cette
pomme. Quelle tranquillité ! »
Henri Michaux, *Lointain intérieur*.

Il m'arrive de me retrouver soudainement emprisonné entre deux vers. J'en suis très gêné. Vu la mauvaise qualité de l'encre, une fois que je parviens à m'échapper, je continue ma journée avec des taches noires partout sur le visage.

Ces crises sont, malgré tout, les plus faciles à gérer. Parfois, lorsque je marche dans la rue, mes talons se mettent tout d'un coup à battre des ailes et, par peur de trébucher, je me retrouve d'une seconde à l'autre sur le sommet d'un vieil arbre. La vue est magnifique. Mais aussitôt mon ventre devient haute mer orageuse et les branches deviennent radeau dégingué à en devenir dingue.

La vie n'est pas simple avec une tendance pathologique à la métamorphose. J'ai été donc obligé de consulter.

« Monsieur le Médecin, voici, ai-je dit, il arrive que mes pieds aient vocation d'hirondelles, que mon traître corps me soit inconsistant, et qu'après m'être promené unijambiste samedi dernier, j'apprenne que mon genoux séjournait insouciant à Saint-Pétersbourg, bien élégant et en tenue de ville. Il y a des jours où je me noie dans mes pleurs comme une madeleine ramollie dans la tisane de ses larmes, d'autres jours je me tords de rire en me transformant en baleine-origami. J'en suis, Monsieur le Médecin, vous comprenez bien, j'en suis très, oui je peux même me répéter, *mais très*, voilà ce qui est juste, très dérangé. Un homme moderne se doit d'être un employé honorable, un citoyen contribuable, et non pas, comme il m'arrive souvent, être un chapeau de magicien en état pitoyable. Et puis ensuite, de quel patriotisme me vanter si d'un coup de tête mon front devient un drapeau étranger ? »

Mais j'avais beau tout lui expliquer... Les médecins n'en savent rien. Ainsi Monsieur le Médecin m'avait-il dit ce jour-là : « Mais vous avez beau expliquer tout cela, nous, les médecins, n'en savons rien. Mangez des pommes, faites du sport, reprenez votre carte vitale et sortez vite de chez moi avant que j'appelle la police. »

Vu le mauvais déroulement de mon rendez-vous, je me suis dit qu'il fallait prendre ma condition comme un atout à exploiter plutôt que comme une toux à soigner. C'est ainsi que j'ai vainement tenté de capitaliser mes métamorphoses.

Je suis devenu magicien, mais les enfants pleuraient à la vue d'une main qui disparaissait dans une pièce de monnaie. J'ai tenté l'agriculture, faisant de mes ongles coupés des semences fructifères, mais les fruits étaient bien mauvais. Enfin, je me suis présenté auprès de la NASA, leur promettant des connaissances inouïes sur la lune et les étoiles. Mais j'ai eu vite le trac à cause de mon acrophobie — maudit soit l'épisode du vieil arbre ! — et je me suis vu traité de charlatan.

Triste et mou tel le bonnet de nuit que j'étais devenu, j'ai décidé d'aller voir le psy : beau compromis entre un médecin et mon chat. Au début, je peinais à parler. À peine je parlais, d'ailleurs. Allongé sur le canapé, tantôt mes dents se transformaient en perles, tantôt ma langue prenait feu. Des fois mes lèvres finissaient rangées dans la bibliothèque, d'autres fois je me découvrais allongé au Canada. Il m'a fallu un mois de visites quotidiennes, même de nombreux aller-retours par jour, avant de bien pouvoir travailler.

« Vous devriez écrire, Monsieur Mon Patient, avait dit Mon Psy. En extériorisant vos rêveries, peut-être parviendrez-vous à réprimer vos désirs exaucés. »

Et voici deux mois que je m'y suis mis.

J'ai écrit sur ce papier : « *Il m'arrive de me retrouver soudainement...* » et le stylo que je tiens — je le découvre trop tard — devient mon doigt, devient une plume, devient oiseau qui m'emporte au sommet de la Cathédrale de Strasbourg pour y voir la tombée du jour.

À ma plus haute surprise, je n'ai pas de vertiges.

Au début, écrire n'allait pas de soi. Je me trouvais ailleurs tous les cinq ou six mots posés sur le papier, ce qui rendait le travail péniblement long. J'en étais très gêné. Mais me voici sur une nouvelle voie : je mets un papier sur ma table, je me mets dans ce papier. Une fois la peur du plagiat ignorée : quelle tranquillité !

« Monsieur Mon Psy ! L'écriture, voilà la solution ! Autrefois, les gens me méprisaient lorsque mes yeux se changeaient en nuées à l'heure du souper. Ils disaient : *Tu vis ailleurs, toi. Ça nous dérange, nous. On te méprise, on.* Et maintenant, eh bien... ils me méprisent tout de même ! Mais si je fais publier mes petits poèmes, les critiques costumés à la télé diront tous : *Il vit ailleurs, celui-là. Ça nous dérange, nous. Mais quel rossignol dans sa gorge, quelle plume au bout des doigts !* Et peut-être pourrais-je vivre parmi eux sans autant d'angoisse. Peut-être porterai-je mon étoile sur les épaules sans que ça dérange personne. Et si un jour, d'un clin d'œil à un autre, je me trouve sur la cordillère des Andes ou me fais emporter par l'Escaut, personne ne me le reprochera ! Ils diront tous : *Oh, mais Jean-Claude, c'est de la métamorphose, de la métaphore, vois-tu ? C'est une affaire de poète...*, et je serai excusé ! »

Monsieur Mon Psy m'écoute respectueusement, car son travail n'est pas de me juger, mais de m'écouter et de me suggérer ce qui est mieux pour moi.

« Vous savez que mon travail n'est pas de vous juger, me dit-il, sinon de vous écouter et de vous suggérer ce qui est mieux pour vous. C'est pourquoi je ne vous dirai pas que vos poèmes sont mauvais. Je vous suggérerais plutôt de vous débarrasser de vos livres. Moins vous imaginez, moins vous aurez besoin d'échapper à la réalité. Si je vous ai dit d'écrire, c'était pour fixer votre manie et non pas pour l'exploiter. La prochaine étape dans votre cure, c'est le feu. Brûlez-les. Brûlez-les tous, Mon Patient. Et faites-moi confiance : je suis Votre Psy, c'est mon travail de vous dire ce qui est mieux pour vous. »

Désappointé, déçu, transformé en crayon sans pointe, en chaussette décousue, je rentre chez moi prêt à brûler ma bibliothèque. À vrai dire, je ne le veux pas. Le faut-il ? Je pense aux factures des rendez-vous médicaux qui s'entassent dans la boîte aux lettres. Rien à y faire. Je ne pourrai pas payer le chauffage ce mois-ci... Un peu de feu m'irait bien. Oui, en vérité, Monsieur Mon Psy sait ce qui est mieux pour moi.

Je me rapproche de mes étagères, prêt à subir l'insubordination de mon corps... mais rien ne se passe. Je suis encore là. Aucune jambe ne se transforme soudain en jambon, aucun orteil en bouquet d'orties. Aucune échappatoire. Bon.

Au travail.

En effet.

Allons-y...

Je prends mes volumes les uns après les autres. J'approche à mon nez mes livres les plus neufs, et mes livres les plus vieux. Et l'odeur est soit la colle qui cocotte, soit la vieille travestie en vanille. Je ne sais pas laquelle je préfère. Je touche les couvertures, je retrouve des marque-pages oubliés. Ce roman génial est le souvenir d'un voyage mémorable que j'ai fait je-ne-sais-où il y a un certain temps. Ce pauvre recueil de poésie est décimé par mes mille et une lectures. Ah ! Et cette pièce de théâtre admirable, tant applaudie ! Jamais lue...

Mais le devoir m'appelle. Je tourne en rond. Il faut se soigner. En plus, il fait froid. Adieu, adieu, donc. *Auf Wiedersehen!* Kafka. Sac poubelle. *¡Adiós!*, Cortázar. Sac poubelle. *Do svidaniya*, Gogol. *Farewell!*, Woolf.

Je prends entre mes mains le dernier livre de la maison qui gît sur ma table. Impossible de lui dire : *Adieu, Michaux !* Je regarde la porte fermée à double tour. Je n'ai aucun souvenir de m'en être servi depuis plusieurs mois. Et puis, un livre — j'allais écrire, « libre » —, n'a-t-il pas vocation de fenêtre ou de porte ?

J'ai soudainement pitié de Monsieur Mon Psy. Il sera toujours là où il est censé être, sera toujours ce qu'il est censé être. Il ne connaîtra jamais la joie d'échapper à un rendez-vous avec un

banquier con-con pour aller voir les dauphins se baigner à Cancun. Il ne saura jamais monter à dos de fourmi pour gravir ainsi la falaise d'un caillou. Pauvre Monsieur le Psy. Il sera toujours obligé d'être égal à lui-même.

Je remets mes livres à leur place. Lentement. Joyeusement. Je n'ai rien brûlé. Et pourtant il fait moins froid qu'auparavant. Je prends un volume quelconque. Je m'assois n'importe où. Je l'ouvre et me voici bien accueilli entre deux vers, chaleureusement, et tout plein d'encre.

Aucune gêne.

Quelle tranquillité !

Nombre de mots : 1,452